

sur qui il ferait tomber ses premiers coups, les plus braves des confédérés restèrent morts sur la place, avant qu'aucun de leur troupe eût eu le tems de prendre ses armes. Ceux qui survécurent ne laissèrent pas de se bien battre; d'autres, à la faveur de cette résistance, se sauvèrent dans les bois. Tout le reste fut tué, ou pris et livré au feu. Très peu revinrent à Québec donner des nouvelles de ce désastre.

L'année 1650, où ces choses se passèrent, fut une des plus funestes à la Nouvelle France, par la destruction presque complète de la nation huronne, et par les malheurs qui en furent les suites. Cette même année, M. d'Aillebout fut remplacé, dans le gouvernement général, par M. DE LAUZON, un des principaux membres de la Compagnie du Canada, mais qui n'arriva pourtant à Québec que l'année suivante. M. d'Aillebout laissa sans regret une place dont on ne le mettait pas en état de soutenir la dignité, et où il ne pouvait être que le témoin de la désolation de la colonie. Le nouveau gouverneur avait toujours eu plus de part que personne aux affaires de la Compagnie. C'était lui principalement qui avait ménagé en Angleterre la restitution de Québec. Sa religion, sa droiture et ses bonnes intentions étaient connues, et il avait toujours paru s'intéresser beaucoup à ce qui regardait le Canada. Mais il trouva ce pays dans une situation plus déplorable encore que ne l'avait représenté le P. J. Lallemant, dans un voyage en France, et empirant de jour en jour. Les Iroquois devenus plus hardis depuis leurs dernières victoires, ne regardaient plus les forts et les retranchemens des Français comme des barrières capables de les arrêter: ils parcouraient le pays en tous sens, et se répandaient en grandes troupes dans les environs des habitations; de sorte que l'on n'était plus nulle part en sureté contre leurs insultes. Un évènement funeste venait d'accroître encore leur insolence. Un de leurs partis s'étant approché des Trois-Rivières, M. DUPLESSIS BOCHART, qui en était gouverneur, voulut marcher contre eux en personne. Il fut tué dans le combat, et sa mort ne priva pas seulement la colonie d'un honnête homme et d'un bon officier, elle donna encore un nouveau relief aux armes des Iroquois.

La guerre qu'ils continuaient de faire avec acharnement contre les faibles restes de la nation huronne, et contre les peuples qui leur avaient donné retraite, augmentait de jour en jour la terreur de leur nom, et leurs forces croissaient par le nombre des captifs qu'ils emmenaient de toutes parts, et au moyen desquels ils remplaçaient ceux des leurs qu'ils perdaient. Enfin la bourgade de Sylleri n'étant plus en sureté avec des palissades, on avait été obligé de l'enfermer de murailles et d'y placer du canon. Les plus affreux déserts, et les plus impénétrables cantons du nord n'étaient plus des retraites sûres contre la rage de ces barbares, et contre leur soif hydropique du sang humain.